

Décrypter le « cas Nixon »

Antoine COPPOLANI

Il n'est guère de figure plus controversée dans l'histoire récente des États-Unis que celle du président Richard Nixon. Secret, manipulations et coups tordus ont jalonné son ascension au pouvoir. Et pourtant, sa présidence est aussi marquée par la fin de la guerre du Vietnam et l'amorce d'une détente avec l'Union soviétique. Romain Huret offre dans son dernier livre une relecture stimulante du « cas Nixon ».

Recensé : Romain Huret, *De l'Amérique ordinaire à l'État secret. Le cas Nixon*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, 322 p.

C'est un essai brillant, parfois intrigant, toujours stimulant et qui se lit avec enthousiasme que livre Romain Huret, maître de conférences à l'université Lyon II. Ce livre d'histoire remarquable et plein de talent possède une singularité, déconcertante au premier abord : il a été écrit sans recours aux archives. L'auteur, pourtant, n'ignore pas la « masse archivistique » qu'il mentionne dans l'introduction. Et cette « masse », en effet, est imposante : déclassifications régulières, *Freedom of Information Act*, *Executive Order 12958*, ouverture de la Bibliothèque présidentielle Nixon en juillet 2007, en Californie : ce qui fait, aussi, l'intérêt des études nixonniennes, c'est qu'elles sont en perpétuel renouvellement et que les sources se prêtent à la réévaluation des débats. « Verlaine ? il est caché parmi l'herbe, Verlaine », écrivait Mallarmé : vers que l'on pourrait paraphraser en « Nixon ? il est caché parmi les archives, Nixon ». Entre les bandes magnétiques et les millions de documents d'archives aujourd'hui disponibles, Nixon, cette incarnation de « l'État secret » que décrit avec justesse Romain Huret, est de moins en moins secret.

Mais Romain Huret, par la finesse et la densité de ses analyses, par son érudition et sa maîtrise de la bibliographie (les notes infrapaginales sont un modèle de richesse et d'utilité), est parvenu à produire un livre fourmillant d'idées et, au-delà du cas Nixon, un livre qui éclaire des pans entiers de l'Amérique contemporaine. D'ailleurs, son choix audacieux de s'affranchir des archives s'avère être parfaitement justifié par la démarche originale qu'il adopte. L'auteur nous offre, non pas un bilan historiographique, mais une respiration nécessaire dans le fracas des thèses et antithèses qui s'entrechoquent. Il parvient à prendre de la hauteur pour examiner « le cas Nixon », sans être emporté par les courants de l'hypercriticisme ou de l'hagiographie qui sont le lot d'une personnalité aussi polarisante que celle de Richard M. Nixon. « Ce jugement en balancier peut continuer éternellement, juxtaposant autant de Nixon qu'il y a de points de vue politiques, autant de vérités historiques qu'il y a d'opinions », écrit-il à juste titre.

Un Américain ordinaire

Pour se soustraire à ce mouvement perpétuel, Romain Huret agit en deux temps, selon une approche qui n'est pas sans rappeler la défunte collection « Facettes » que Nicolas Offenstadt dirigeait aux Presses de Sciences Po. La première et la seconde partie du livre s'intéressent au parcours de Nixon, de sa naissance en 1913 à sa démission en 1974. La troisième propose une réflexion sur les « cas nixonien » : « Un rempart contre le conservatisme ? » ; « Les deux corps de Richard Nixon » ; « L'accoutumance à la violence de Richard Nixon ». Romain Huret s'assigne pour mission de « rassembler ce qui est éparé, donner du sens à ce qui résiste, interpréter malgré tout lorsque la multiplicité du réel rend complexe le processus d'écriture et sa nécessaire quête d'unité ». Et il s'acquitte fort bien de sa tâche, en proposant plusieurs pistes interprétatives, tout en ne mettant pas sous le boisseau les contrastes ou contradictions qui sont l'essence même de la complexité de Nixon. Le postulat de l'auteur est que, contrairement à la thèse de Rick Perlstein, l'Amérique ne fut jamais la terre de Nixon (*Nixonland. The Rise of a President and the Fracturing of America*, Scribner, 2008), « à l'inverse, ce sont les États-Unis qui ont donné naissance à Richard Nixon, un Américain ordinaire et sans qualité au départ ». Homme ordinaire et en jouant pour s'élever en politique, Nixon donnera pourtant peu à peu le sentiment qu'il n'est pas si ordinaire que cela. L'ordinaire, en somme, est l'un de ses multiples masques, que Romain Huret, dans la lignée de David Greenberg (*Nixon's Shadow. The History of an Image*, Norton, 2003), analyse bien. Quant à son parcours politique, il relève tout simplement de l'extraordinaire.

Romain Huret propose plusieurs principes unificateurs qui permettent de mieux comprendre Nixon, à l'aune des évolutions des États-Unis. Parmi ces principes, il reprend le concept de « brutalisation » des sociétés, forgé par George Mosse au sujet de la Grande Guerre, et propose de l'appliquer à la société américaine post-1945. Hypothèse aussi audacieuse qu'intéressante, et qui conduit l'auteur, sans doute à dessein, à ne pas évoquer la thèse classique de l'essor de la Présidence impériale. La violence est ainsi l'un des fils rouges du livre, et l'une de ses pistes les plus fécondes. Que ce soit dans les années 1950, avec le style « viril » de la politique de Nixon, ou au faîte de l'État secret, recourant aux moyens les plus expéditifs sur les scènes intérieure et extérieure, la violence est l'une des compagnes les plus fidèles de Nixon au cours de sa vie. Un des meilleurs chapitres porte sur l'accoutumance de Nixon à la violence (la très grande attention apportée au corps, comme au rôle de la sexualité et du genre en politique, se révèle, en revanche, une piste moins convaincante, même s'il faut savoir gré à l'auteur d'avoir testé des hypothèses issues de courants historiographiques plaçant ces questions au centre de leurs problématiques). « Dans le monde de Richard Nixon, écrit Huret, la violence est toujours subie, involontaire, conçue comme une forme de protection face à un environnement fondamentalement hostile ». Car un cercle vicieux, en somme, se met en place, et les prédispositions de Nixon à la violence sont accentuées par la diabolisation extrême dont il fait l'objet sur la scène intérieure, comme par l'intensité des menaces internationales, réelles ou perçues. Dans ce dernier domaine, sans doute Romain Huret aurait-il pu insister davantage sur l'affaiblissement relatif des États-Unis sur la scène internationale et la montée en puissance, dans le même temps, de l'URSS lorsque Nixon prit le pouvoir. Il y a là un facteur explicatif majeur des choix politiques opérés par le président, à une époque où l'issue de la guerre froide était tout sauf certain.

L'État secret en héritage

« L'État secret » est une des figures de la violence par excellence, un des moyens pour Nixon d'en faire usage comme, en même temps, une des façons, à ses yeux, de s'en préserver. Là encore, Romain Huret propose un intéressant principe unificateur. Nixon, en aucun cas, ne crée l'État secret. Il le porte à son stade ultime en bâtissant sur les fondations posées par ses prédécesseurs, de Roosevelt à Johnson : « À chaque fois, il apporte sa marque spécifique en épurant les systèmes mis en œuvre par ses prédécesseurs : concentration du pouvoir, rejet des corps intermédiaires, [...] pratique du secret. Même le Watergate, cet épisode dramatique dont la gravité hante encore la vie politique américaine, apparaît comme la dérive ordinaire

d'un État secret qui se détache progressivement des règles élémentaires des procédures démocratiques dès la fin de la Seconde Guerre mondiale ».

Pourtant, Romain Huret sait souligner l'ambivalence fondamentale de Nixon. Quoique prompt à avoir recours aux mesures les plus extrêmes, et à s'en glorifier, Nixon sait aussi être un modéré et, même, un rempart contre l'extrémisme. Cela apparaît très clairement dans le domaine de la politique intérieure, où l'auteur, qui a publié sa thèse sous le titre *La Fin de la pauvreté ? Les experts sociaux en guerre contre la pauvreté aux États-Unis, 1945-1974* (Éditions de l'EHESS, 2009), fournit une analyse rigoureuse de l'œuvre de Nixon et souligne qu'il ne présida pas à un démantèlement de l'État-providence. Cela apparaît aussi dans les désillusions et déceptions que Nixon inspira aux conservateurs américains, qui le considérèrent, de plus en plus au fil des ans, non pas comme l'un des leurs, mais comme une sorte d'apostat. Dans ce domaine, Romain Huret produit d'excellentes pages. Il explique parfaitement pourquoi, en 1960, les milieux conservateurs et leurs revues de proue, *Human Events* ou *The National Review*, étaient sceptiques sur son compte et ne se rallièrent à lui que parce qu'il n'existait pas d'alternative crédible. Il a de très bonnes formules, comme « la désillusion permanente » pour montrer que ces mêmes conservateurs, une fois Nixon parvenu au pouvoir, furent réduits à constater que Nixon n'était pas un des leurs. Et l'auteur met très bien en évidence le seul point commun qui existait entre le président et les milieux conservateurs : la détestation des troubles et de l'agitation créés par la Nouvelle Gauche. La modération de Nixon apparaît, enfin, dans le domaine de la politique étrangère, en dépit de sa théorisation de la violence comme instrument indispensable à la conduite de la diplomatie : « Cette modération en matière de politique intérieure se retrouve également dans le domaine de la politique étrangère. Nixon a toujours été relativement modéré au regard des demandes jusqu'au-boutistes des conservateurs [...] ».

Un personnage complexe

Chacun connaît l'apostrophe célèbre de Marc Bloch : « Robespierriistes, antirobespierristes, nous vous crions grâce : par pitié, dites-nous, simplement, quel fut Robespierre » (*Apologie pour l'histoire, ou Métier d'historien*). Plutôt que crier grâce, faut-il rendre grâce à Romain Huret pour nous avoir dit, simplement, quel fut Nixon ? En partie, oui, peut-être. Mais pas totalement : son livre est aussi une invitation à aller plus loin et, en « redescendant dans l'arène », pour reprendre une expression typiquement nixonienne, armé de ses analyses, à avancer dans les débats. D'ailleurs, Romain Huret ne s'affranchit pas du

jugement et son livre en comporte aussi. Par goût du débat, justement, on serait tenté de l'interroger sur sa – trop ? – grande prudence quant à l'affaire Alger Hiss et la question de la culpabilité de ce dernier, ou sur sa sévérité lorsqu'il évoque le bilan de la politique vietnamienne de Nixon « trop absorbé à forger sa stature d'homme d'État » pour accorder toute son importance à la dimension humaine des enjeux.

La question de la culpabilité ou de l'innocence de Hiss (haut fonctionnaire du département d'État soupçonné d'être un espion soviétique à la fin des années 1940 et condamné pour parjure en 1950, à l'époque où Nixon était membre de la Commission des activités anti-américaines), qui a donné lieu, depuis des décennies, à des travaux et controverses qui se poursuivent aujourd'hui, n'est vraiment abordée qu'à l'occasion d'une note de bas de page. Certes, cette note concède que les historiens considèrent la culpabilité de Hiss comme « fortement plausible » mais ajoute que « l'opacité entourant le décryptage [des] archives, la violence idéologique de certains historiens, trop heureux de légitimer après coup des méthodes bien peu orthodoxes, et l'existence de zones d'ombre sur les motivations réelles des acteurs imposent encore la prudence ». Depuis l'ouverture des archives soviétiques, les travaux se sont multipliés sur cette question. Outre les travaux pionniers d'Allen Weinstein, (*Perjury*, que cite Romain Huret mais aussi, plus récemment *The Haunted Wood*), il faut aussi citer, entre autres, les éclairages importants de G. Edward White, Eduard Mark ou encore John Haynes et Harvey Klehr. Or la question de l'innocence de Hiss, voire d'une « affaire Dreyfus » américaine, pour reprendre l'expression d'Eduard Mark, est tout sauf anecdotique. D'abord, parce que l'affaire Hiss a été centrale dans l'ascension politique de Nixon, dans sa formation comme dans sa psyché (en plein Watergate, il ne cessait de la rappeler à ses proches et les exhortait à se référer au chapitre de *Six Crises*, son autobiographie publiée en 1962, qui en traite). Ensuite, parce que l'affaire Hiss permet de nuancer le regard que l'historien doit porter sur l'anticommunisme américain durant la guerre froide. Enfin, l'anticommunisme de Nixon, que Romain Huret qualifie à plusieurs reprises de « sans finesse » est, en réalité, un modèle de complexité. Offensif, agressif, voire excessif sous certains aspects, certes, opportuniste, sans doute. En revanche, l'anticommunisme de Nixon s'est toujours bien gardé de verser dans les dérives du maccarthysme. Pour bien des raisons, comme l'a souligné fort à propos Marie-France Toinet en son temps, on parle de maccarthysme, mais certes pas de « nixonisme », et ces raisons auraient mérité d'être explicitées. Probablement cette complexité de l'anticommunisme de Nixon a-t-elle contribué à la souplesse de sa politique : Nixon, le héraut et le héros de l'anticommunisme dans les

années 1940, 1950 et 1960, restera dans l'histoire pour avoir été l'artisan de la détente avec l'Union soviétique et le président qui a tendu la main à la Chine populaire.

S'agissant de la guerre du Vietnam, dont Nixon avait hérité de ses prédécesseurs, là encore des avancées historiographiques récentes et l'ouverture des archives permettent de nuancer son bilan. Nixon a-t-il conclu une « paix dans l'honneur », comme il le voulait, ou au contraire une « paix dans l'horreur » comme il en a parfois été accusé ? Et s'il était parvenu, en réalité, à une paix « sans déshonneur », bref s'il avait fait ce qu'il était possible de faire dans une situation particulièrement difficile ? En tout état de cause, la sévérité de Romain Huret au sujet du Vietnam s'inscrit dans la lignée d'historiens comme Jeffrey Kimball. Cette lignée est aujourd'hui remise en cause par des historiens plus jeunes, comme Pierre Asselin, de l'université d'Hawaï, auteur de critiques cinglantes et pertinentes sur une école historiographique qui a chargé Nixon des plus noirs desseins.

Au total, voilà, avec *Le Cas Nixon*, un livre de haute tenue intellectuelle, désormais incontournable, et une contribution importante aux débats historiographiques et politiques qui portent sur la carrière et la présidence de Richard Nixon, comme à la compréhension des États-Unis contemporains.

Texte publié dans www.laviedesidees.fr, le 1^{er} février 2010.

© laviedesidees.fr